OBSERVATIONS

SOMMAIRES,

SUR TOUS LES TRAITEMENS

DES MALADIES VÉNÉRIENNES.



PRÉFACE.

LA MÉDECINE eſt l'art de guérir.

Toutes les maladies qui affligent l'humanité, ſont indiſtinctement du reſſort du Médecin.

Attaquer une erreur eſt le droit commun à tous les hommes; en Médecine, c'eſt un devoir; & celui qui s'eſt conſacré à la conſervation des Citoyens, ne doit pas craindre de s'élever contre les préjugés dont il connaît les dangers, ſur-tout quand il peut leur ſubſtituer une vérité utile.

Si les Médecins, en général, s'étaient occupés du traitement des maladies vénériennes, comme ils le devaient, le nombre des victimes, qui ont péri de cette maladie, n'aurait pas été ſi conſidérable.

Il n'y en a aucune qui ſoit plus com-

mune; elle ſeule a fait plus de ravages, que toutes les épidémies, qui ont régné depuis qu'elle s'eſt manifeſtée en Europe; & ſes ravages ont été cauſés moins par la nature de la maladie, que par l'inſuffiſance, les mauvais effets des moyens dont on s'eſt ſervi pour la traiter, & par l'impéritie de ceux qui les ont employés.

La maladie vénérienne, ſans être grave ni dangereuſe par elle-même, eſt celle qui exige plus de connaiſſances, par les complications qui lui ſont fréquentes, & par la nature des moyens que l'on employe pour la guérir.

Si elle ſe cache & ſe maſque ſous le caractere des autres maladies; ſi elle ſe rencontre & ſe complique avec elles, comment la diſtinguer, ſans ſavoir parfaitement la pathologie? Si on la traite par le mercure en friction, cette méthode expoſe à des accidens qu'il faut

connaître pour les prévenir, ou y remédier; si c'est par les préparations mercurielles salines, les connaissances chimiques sont nécessaires pour en régler l'administration d'après leur nature, garantir les malades de leurs mauvais effets, & y remédier quand ils arrivent; si c'est par les végétaux, sans bien posséder la matiere médicale, comment les distinguer; connaître leur vertu, leur dose, leur préparation & les associer? Comment savoir les compositions officinales qui sont d'usage pour concourir à la même fin, & comment en faire une application méthodique? Enfin, sans savoir l'hygiene, comment prescrire & régler un régime, qui doit être varié suivant la différente constitution du sujet, les différens états de la maladie, & les différens moyens dont on se sert pour seconder le traitement?

Quel autre, qu'un Médecin instrui

peut remplir une tâche ſi difficile par les connaiſſances qu'elle exige, & de ſi grande importance, puiſqu'il y va de la ſanté & de la vie des hommes ?

C'eſt de ce que l'humanité a de plus cher, que ſe jouent ceux, qui, ſans être de l'art, ou ſans le poſſéder au degré qu'il exige, traitent pourtant ces maladies ; & c'eſt ce bien ſi précieux, que des perſonnes ſenſées livrent avec tant de légéreté aux mains de gens peu faits pour mériter leur confiance.

Touché de tant de maux dont j'ai été témoin, & qui réſultent d'une confiance aveugle en l'ignorance meurtriere, j'ai cru rendre un ſervice eſſentiel à l'Etat, à ſes Sujets, & en général au genre-humain, en attaquant dans ſa ſource un préjugé dont il eſt depuis ſi long-tems la victime.

Une théorie appliquée, & une longue expérience m'ont appris que les traite-

mens employés juſqu'ici, ſont tous, ſans exception, défectueux; mais qu'il y en a quelques-uns qui ſont ſuſceptibles d'amélioration & même de perfection; & j'ai cru devoir m'occuper des moyens de les rectifier, en ſubſtituant aux erreurs où l'on eſt encore ſur la nature de la maladie vénérienne, & aux différentes manieres de la traiter, une théorie ſimple, une pratique facile, & des remedes ſûrs.

Comme toutes les parties de la Médecine, en s'éclairant l'une & l'autre, ſe ſervent mutuellement, je me ſuis appliqué à réunir toutes celles qui ſont néceſſaires pour obſerver, agir & juger par ſoi-même & en Médecin, pour ne pas faire les omiſſions & les fautes qui ſont dans tous les Traités de maladies vénériennes; défaut qui vient de ce que ceux qui ont écrit ſur cette matiere, n'ont pas poſſédé toutes ces parties; ce

qui a rendu leurs Traités moins bons qu'ils l'auraient été, si la réunion de ces connaissances avait éclairé toutes les parties de leur ouvrage.

Exempt de tout préjugé, j'ai cru ne pas devoir suivre la route ordinaire, parce qu'elle est obscure, difficile, longue & pleine d'écueils.

La plupart de mes opinions sont nouvelles, elles sont le résultat de pénibles recherches, de découvertes utiles, & d'observations concluantes, & leur ensemble m'a servi, en me découvrant une vérité premiere, qui m'a conduit à une infinité d'autres, sur la nature de la maladie, sur les différens remedes que l'on employe pour son traitement, sur leur maniere d'agir & de guérir, sur les avantages relatifs des uns & l'insuffisance des autres, sur la cause des accidens du mercure en friction, sur la maniere de les prévenir ou d'y remédier, sur de

nouvelles préparations mercurielles ſalines, meilleures qu'aucune de celles que l'on employe, ſur l'avantage que l'on peut retirer de celles de pluſieurs autres minéraux, dont je me ſuis ſervis avec plus de ſuccès, que des préparations mercurielles ordinaires; enfin, ſur un nombre infini de moyens doux, prompts & agréables, que les végetaux fourniſſent, que l'on peut & que l'on doit même employer de préférence, à cauſe de la ſûreté de leur uſage, & de l'efficacité de leur effet.

Mon ouvrage eſt ſans-doute intéreſſant, mais il heurte de front les idées reçues, il tend à détruire un préjugé ancien, généralement adopté, par conſéquent j'aurai de ſéveres & même d'injurieux critiques; on ne brave pas impunément l'opinion publique; & l'orgueil de l'ignorance fait de cruels ennemis.

J'ai travaillé lentement à un édifice dont j'ai vu de loin les destructeurs, sans les craindre, & je hasarde enfin de dire aux gens de l'art, car les autres ne méritent pas d'être apperçus : votre prévention en faveur du mercure est mal fondée, elle ne vient que de l'insuffisance de vos connaissances & de votre inexpérience à l'égard des autres substances, elles vous mettent hors d'état d'en juger par comparaison ; vous êtes dans l'erreur, sur-tout ce que vous avez cru touchant le mercure ; vous vous conduisez dans le traitement des maladies vénériennes, d'après de faux principes ; les moyens que vous employez sont tous insuffisans, tous dangereux ; vous faites souvent le mal en travaillant au bien, & les succès que vous avez obtenus, n'ont servi qu'à tromper votre paresseuse crédulité, car vous les devez moins à votre talent,

qu'à l'effet du hazard, & au Public : vous êtes la victime d'un préjugé que vous favorises vous-même, d'après l'ignorance ou le faux systême de ceux qui sont intéressés à l'entretenir; je parle à des hommes prévenus & par conséquent moins faciles à persuader, & peut-être décidés à ne l'être pas; cette idée ne m'a pas arrêté; j'avais sans cesse devant les yeux l'objet de mes veilles, & l'espérance que tous ne feraient pas incrédules : il est des Sages qui oublient leurs opinions pour juger celles des autres.

Afin d'amener insensiblement à mes idées, j'ai voulu les présenter en détail; j'avais commencé par publier l'Étiologie de la Salivation, les autres parties qui devaient précéder l'Ouvrage, allaient paraître successivement, quand, rebuté par les tracasseries que l'on essuye, en combattant l'opinion des autres, & par

les obſtacles que l'on rencontre en faiſant le bien, je m'étais déterminé à laiſſer au tems à ſeconder mes vues : ſi je me hâte à mettre au jour, plutôt que je n'aurais voulu, ce Précis de mes idées & de mon travail, avant l'Ouvrage entier, c'eſt parce que j'ai craint d'être prévenu par quelques-uns de ceux à qui j'ai communiqué mon manuſcrit.

Je combats un préjugé & des erreurs avec les armes de l'expérience & du raiſonnement ; que l'on m'en oppoſe de meilleures ; ſi la critique que l'on fera de ma doctrine eſt juſte, je m'en ſervirai pour m'éclairer & me perfectionner ; de quel côté que ſoit la vérité, l'objet ſera rempli, s'il en réſulte un bien pour l'humanité, & j'aurai obtenu le véritable prix de mes veilles.

Donner ſes découvertes & publier les leçons de ſes expériences, eſt en Médecine le principal des devoirs ; il

en eſt un autre non moins utile, c'eſt de mettre plus d'application à les perfectionner, qu'à les contredire; c'eſt de ſavoir gré même au Citoyen zèlé, des efforts qu'il fait pour les progrès de ſon art, & pour la conſervation de ſes ſemblables.

J'aime à me perſuader qu'après avoir eſſuyé toutes les contradictions que chaque vérité nouvelle & utile rencontre ordinairement, ma pratique ſera ſuivie par ceux mêmes qui l'auront combattue, critiquée & calomniée, & que pour le ſalut des malades, un jour elle ſera généralement adoptée.

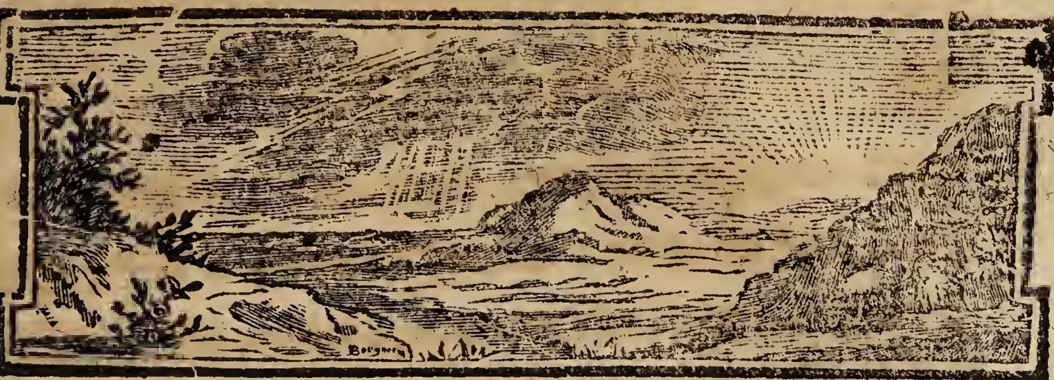
Alors on dira, qu'il n'y a rien de neuf dans ma pratique ni dans ma théorie, qu'elles ſont toutes ſimples, & que chacun, avant moi, en ſavait & faiſait autant, & je ſerai juſtifié des ſoupçons que l'on a eus, des aſſertions même que l'on s'eſt permiſes ſur les heureux effets de ma

maniere de traiter : ne pouvant les nier, les uns ont cru, les autres ont dit, que ces heureux effets n'étaient dûs qu'au ſublimé coroſif que j'y mêlais, & que des remedes doux & ſimples ne pouvaient les produire.

Je mets les incrédules & les méchans en état de ſe convaincre par leur propre expérience.



OBSERVATIONS



OBSERVATIONS

SOMMAIRES,

Pour ſervir de ſuite à l'Étiologie de la Salivation.

APRÈS deux ſiècles & plus d'expériences & d'obſervations, le traitement des maladies vénériennes eſt, à la honte de l'Art & pour le malheur de l'humanité, celui de toutes les maladies, où la Médecine a fait le moins de progrès; ſoit qu'elle n'y ait pas apporté toute l'attention qu'il exigeait, ſoit que le préjugé ayant influé ſur cette eſpece de traitement, elle l'ait abandonné à des gens peu faits pour l'éclairer & le perfectionner.

De deux méthodes, par le mercure que l'on employe communément, l'une, par les frictions, manque abſolument d'une bonne théorie, & dans la pratique tout eſt faux ou inconſéquent, dangereux ou aventuré ; elle eſt contraire aux notions les plus communes de la Médecine & aux vues de la nature : avec ce moyen (le mercure) on fait le bien ou le mal, ſans ſavoir comment ; on travaille à tâtons à une guériſon que l'on manque ſouvent, ou qui n'eſt que l'effet d'un heureux hazard, que le malade paye chérement, par la gêne & les inconvéniens de cette eſpece de traitement, & par les ſuites que bien ſouvent il entraîne ; cependant les Auteurs & les Partiſans des frictions oſent aſſurer que cette méthode eſt la plus ſûre & la plus douce.

L'autre méthode, par les préparations mercurielles ſalines priſes intérieurement, quoique plus éclairée & plus efficace, employe un moyen dangereux, ſouvent incompatible avec la conſtitution des ſujets, inſuffiſant pour quelques-uns, & contraire à d'autres ; quelle que ſoit la main,

qui l'adminiſtre, il laiſſera toujours à deſirer moins de danger dans ſon uſage, & plus d'efficacité dans ſon effet.

Le ſavoir & l'expérience des Médecins ne pourront pas toujours garantir les malades des inconvéniens & des dangers de l'une & de l'autre méthode, & leur promettre une guériſon parfaite, ſans qu'ils ſe reſſentent des fâcheux effets du moyen qui l'aura opérée.

La Médecine n'ayant eu juſqu'ici que des moyens inſuffiſans ou dangereux pour ce traitement, on a cru avec raiſon en trouver de meilleurs dans le regne végétal. On a agité la queſtion de ſavoir ſi les végétaux ſont ſuffiſans pour guérir les maux vénériens: l'exemple de l'Amérique, de l'Afrique & d'une partie de l'Aſie, où l'on guérit avec ces moyens ſimples & ſûrs, aurait dû prévenir cette queſtion, ou la réſoudre.

Ceux qui, par préjugé ou défaut d'expérience, ſont du ſentiment contraire, prétendent que la nature du climat & la propriété des plan-

tes étant différentes de celles de l'Europe, on ne peut y traiter la maladie vénérienne avec les mêmes moyens & les mêmes succès.

Ce raiſonnement ſpécieux à empêché de s'occuper de recherches & d'expériences propres à détruire une opinion ſi préjudiciable à l'humanité. La nature ayant mis dans toutes les parties du monde le remede aux maux qui y regnent, & qui ſont ſuſceptibles de guériſon. La Médecine, chez les peuples éclairés, y a ajouté l'art d'en faire une application ſuivie, raiſonnée & par conſéquent plus ſalutaire.

Si la prévention en faveur du mercure n'avait arrêté toute eſpece de recherche, rien n'était plus naturel que de ſuivre l'exemple des Américains; il ne s'agiſſait que de connaître ou de ſe procurer les plantes dont ils ſe ſervent, employer à leur maniere ces mêmes plantes ou de ſimultanées, comparer leurs effets, examiner ſur-tout leur maniere d'agir, qui eſt le point eſſentiel pour connaître à quoi tient la guériſon qu'elles operent. Cette voye condui-

ſait à ſa fin, le préjugé a fait préférer le mercure ; on a tourné en cent manieres différentes un agent, qui, ſous toutes les formes, ſera toujours inſuffiſant ou dangereux, par un vice inhérent à ſa nature & à celle de ſes préparations ; vice qu'il eſt phyſiquement impoſſible de corriger.

Quant à l'effet ſudorifique des remedes que l'on employe en Amérique, auquel on attribue les guériſons, ou dont on croit qu'elles dépendent, on prend l'indice pour la cauſe, ou bien un effet ſecondaire pour une action directe ; ce qui induit en erreur ceux qui, ſans avoir conſidéré l'action primitive ou eſſentielle du remede, n'en ſaiſiſſent que l'effet apparent, & attribuent la guériſon à une évacuation plus faite pour y nuire que pour l'opérer.

Comme on ſue en Amérique, lorſqu'on fait uſage de certains remedes anti-vénériens, on a imaginé en Europe que les ſueurs étaient néceſſaires à la guériſon, & comme il y a eu des malades guéris par des remedes qui les

avaient purgés, on en a conclu que les purgatifs pouvaient également guérir.

On a vu l'effet d'un remede, on s'y eſt attaché ſans avoir connu, ni même examiné ſon action; & les conſéquences que l'on en a tirées, étant fondées ſur l'erreur, ont égaré ceux qui les ont ſuivies.

Cela devoit arriver à l'égard des ſudorifiques, & des purgatifs, comme il arrivera à l'égard de tout autre traitement établi ſur des pareils principes.

Ceux qui, dans le traitement des maladies vénériennes, n'ont eu qu'une maniere de faire, n'ont eu auſſi qu'une maniere de voir; celle-ci a été néceſſairement vicieuſe parce que celle-là était mauvaiſe. Ils ont dit: des malades ont été guéris, à la ſuite de ſueurs & de ſelles, donc ces évacuations ont été la cauſe de ces guériſons; enchériſſant ſur cette hypotheſe, ils ont imaginé que le mercure faiſant ſaliver, la ſalivation était néceſſaire à la guériſon; & voulant porter les choſes encore plus loin,

ſans ſavoir ce qui conſtitue une vraie criſe, ils ont fait de la ſalivation une criſe de la vérole.

Ainſi d'un fait mal vu & mal jugé on a tiré une induction, cette induction a mené à des conſéquences qui ont ſervi à établir des principes; de-là une méthode curative, dont la baſe eſt une erreur, & cette erreur eſt devenue le point fondamental de la méthode des frictions.

C'eſt manquer d'expérience, diſent les partiſans de cette méthode, que de ne pas regarder la ſalivation comme une criſe de la vérole; mais la moindre connaiſſance en Médecine, le bon ſens & l'expérience démontrent la fauſſeté de cette aſſertion. Les gens de l'art ne concevront jamais, que les ſelles d'un malade, qui a pris médecine, ſoient la criſe de la maladie, pour laquelle on l'a purgé. De deux hommes bien ſains, à tous égards, dont on purgerait l'un, tandis que l'on frotterait l'autre, celui-ci ſaliverait, celui-là irait à la ſelle juſques à extinction, ſans que ces évacuations puſſent être regardées comme criſe de maladie;

l'un & l'autre n'en ayant aucune ; mais bien comme deux effets ſimples & naturels, l'un du purgatif & l'autre du mercure (*a*).

Toute évacuation quelconque portée au delà de la naturelle & continuée quelque tems, eſt inutile & même contraire à la guériſon des maladies Vénériennes ; il y a eu néanmoins des malades guéris en eſſuyant de grandes & longues évacuations ; mais ce n'eſt pas à ces évacuations que l'on doit attribuer la guériſon, elles n'étaient que l'effet ſurabondant du remede, l'indice de ſon action curative, & non la cauſe immédiate de la guériſon. L'expérience journaliere prouve que par toutes les méthodes poſſibles, le traitement le mieux conduit, la guériſon la plus heureuſe & la mieux aſſurée ſe fait ſans évacuation ſenſible.

Sans le funeſte préjugé, que l'uſage ou la pareſſe de s'inſtruire, l'amour propre ou celui du

(*a*) Voyez l'Étiologie de la Salivation, page 16 & ſuivantes.

gain entretient en faveur du mercure, ſans des entraves ſouvent miſes par des vues particulieres, dont tant de malades ont été la victime, il était facile non-ſeulement d'imiter les Américains, mais même de les ſurpaſſer; la nature & l'art en fourniſſaient les moyens.

L'Art, d'un côté, en perfectionnant l'uſage de ces mêmes plantes que les Américains ont découvertes par haſard, qu'ils donnent ſans regle & avec leſquelles ils guériſſent néanmoins par une routine aveugle.

La nature, de l'autre, ayant fait naître dans nos climats tempérés, plus que dans les pays brûlés par le Soleil, des végétaux de toute eſpece, preſque tous également propres à guérir.

Si les préjugés nuiſent aux ſciences, en arrêtant leur progrès, ils ſont d'autant plus dangereux en Médecine que leurs effets portent directement ſur la vie des Hommes. C'eſt donc rendre un ſervice eſſentiel à l'humanité que de

combattre une erreur qui lui a été jusqu'ici funeste, pour y substituer une vérité dont les effets lui soient avantageux.

Des Médecins très-instruits, mais d'ailleurs entraînés par l'opinion générale en faveur du mercure, lui ont attribué une propriété spécifique & même exclusive; d'autres enthousiasmés par des cures faites avec des simples les regardent comme nouvelles & extraordinaires, & les attribuent à l'effet de quelques plantes privilégiées, tandis que ces cures très-fréquentes, s'operent avec les végétaux les plus communs, que l'on voit & que l'on foule aux pieds (*b*), sans qu'il soit besoin, pour guérir, d'en faire venir du nouveau monde.

(*b*) Tels sont l'ache, l'aigremoine, l'angélique, l'argentine, l'aristoloche, l'armoise, l'aunée, la bardane, le bec de grue, la bistorte, le botris, la bourse à pasteur, la bourrache, la brunelle, la bugle, la buglose, le buis, la ca-

Les opinions influent ſur la maniere de voir & de juger, les uns exhaltent des guériſons

---

momille, les capillaires, le carouge, la caſſe, la coraline, le céleri, la centaurée, la centinode, le cerfeuil, le chardon bénit, le châtainier, le chêne, la chicorée ſauvage, la clematite, la coqueret, le dictame, le doronic, l'eupatoire, la fougére, le fraiſier, la fraxinelle, le frêne, le genévrier, la gentiane, la germandrée, l'hépatique, le hêtre, le houblon, la jacée, la jacobée, l'impératoire, l'ivette, la linaire, le lotier odorant, la marjolaine, le marrube, la mille-feuille, le mille-pertuis, le mouron, le noyer, la nummulaire, l'oranger, l'orme, la parelle, la patience, le pêcher, la perſicaire, la pervenche, la pimprenelle, le plantin, la pulmonaire, la quinte-feuille, la reine des prés, le romarin, la ronce, les roſiers, la ſalicaire, le ſapin, la ſaponaire, la ſauge, la ſcabieuſe, le ſcordium, la ſcrophulaire, le ſéné, la tormentille, la toute-ſaine, le trefle d'eau, le troëne, la velvotte, la verge dorée, la véronique, la vervaine, tous leurs ſimultanés, &c. &c. je n'indique ici, que ceux que j'ai employés le plus ſouvent, qui ſont à la portée de tout le monde, & dont l'uſage eſt ſans inconvénient. D'après les indications qui ſe préſentent, on choiſit un ou pluſieurs de ces végétaux propres à les rem-

operées par des végétaux, les autres en contestent la possibilité, ou les attribuent au mercure

---

plir, on les donne en substance, en poudre, en conserve, en opiate, ou leur suc, ou en infusion, en décoction, en syrop, en extrait, en pilules; selon la saison, le goût du malade, & l'effet que l'on a intention de produire.

Ce qu'il y a de surprenant, d'heureux & de certain, c'est que les symptômes les plus graves, les plus rebelles, qui tourmentent le plus les malades; symptômes que le mercure ne guérit pas toujours, ou qu'il ne guérit qu'à la longue, & que le plus souvent il empire; tels que les douleurs ostéocopes, les ulcères malins, les chancres rongeans de la verge, la gangrène de cette partie, les pustules ulcérées & d'un mauvais caractere, les bubons ulcérés, dont les bords sont durs, renversés & douloureux; les ulcères considérables de la gorge, toutes les caries, sur-tout celle des os du palais & du nez; les exostoses, les douleurs & le gonflement des articulations, ne font plus de progrès après trois ou quatre jours de l'usage convenable de ces plantes, sans l'application d'aucun topique; les douleurs ostéocopes cessent entierement au bout de deux ou trois jours, & la gangrène s'arrête en vingt-quatre heures... Avec le sublimé corrosif, ou toute autre préparation mercurielle, obtient-on de pareils effets?

& la confiance publique demeure incertaine.

La prévention en faveur du mercure est portée à un tel excès que l'on va jusqu'à prétendre, qu'il n'y a plus rien à faire, rien à desirer à ce sujet; jamais préjugé n'a subsisté aussi long-tems, n'a occasionné tant de ravages, & n'a eu tant de partisans. Si le tems ou l'envie de s'instruire fait ouvrir les yeux, on sera étonné de la malheureuse prévention qui a fait le mal & empêché le bien.

Le mercure, loin d'avoir la prééminence & de mériter la préférence sur tous les autres minéraux, pour la guérison des maladies vénériennes, est de beaucoup inférieur à plusieurs. En général le mercure & ses préparations sont le plus mauvais, le moins universel, & le seul dangereux de tous les moyens que la nature fournit & que la Médecine puisse employer pour la guérison des maladies vénériennes: parmi toutes ces préparations, les moins mauvaises, dont cependant on vante les effets, telles que la solution du sublimé corrosif, du

ſel mercuriel acéteux, l'eau mercurielle du codex, qui fait la baſe du ſyrop de Bellet, ſont bien au-deſſous de celles qui reſtaient à découvrir; ſavoir, les ſels mercuriels ſolubles dans l'eau, réſultans de la combinaiſon du mercure avec l'acide phoſphorique, avec l'acide vitriolique[r], avec l'acide du tartre, au moyen de la décompoſition d'un ſel végétal, avec les fleurs de benjoin, & avec le ſel ſedatif. J'ai employé, avec le plus grand ſuccès, ces nouvelles préparations, fruit de mon travail. Je n'avais rien à craindre de leur nature, & je ſavais leur maniere d'agir commune aux autres préparations, mais inconnue juſques ici de de ceux mêmes qui ont écrit ſur cette matiere; cette connaiſſance m'a été d'autant plus utile, qu'elle m'a ſervi à rectifier, autant que le moyen en était ſuſceptible, tous les traitemens par le mercure & par ſes préparations, & à employer aux mêmes fins le fer, le cuivre, le zinc & l'antimoine.

Par l'application que j'en ai faite aux végé-

taux, après avoir recueilli tout ce qui a été écrit à leur ſujet, cette connaiſſance m'a encore ſervi de flambeau dans l'emploi, & de regle dans l'uſage que j'en ai fait, & le tems, joint à l'expérience, m'a convaincu que leur efficacité ne laiſſe rien à deſirer.

La vertu ſpécifique tant vantée & ſi fauſſement attachée excluſivement au mercure, eſt naturelle, conſtante & commune à preſque tous les végétaux; cette propriété eſt généralement applicable en tout tems, dans tous les cas & à tous les ſujets: tandis que celle du mercure n'eſt que factice, accidentelle & relative, car il ne guérit qu'autant que l'art ou la nature ou le haſard favoriſe ſes effets, il y a des ſujets qui ne peuvent en ſupporter l'uſage, des ſymptômes qui prouvent qu'il ne guérit pas, beaucoup de complications & même de cas ſimples qui prouvent qu'il eſt nuiſible.

Tous les arbres, les arbriſſeaux, toutes les plantes, excepté deux ou trois eſpeces, quelles que ſoient les vertus qu'on leur attribue, &

les effets qui en résultent communément, pourvu qu'ils n'aient qu'un foible degré d'activité, pour mettre le malade à l'abri du plus léger accident, sont supérieurs & préférables à tout autre remede mercuriel ou minéral, & sont, dans toute l'étendue du terme, par la maniere de les administrer, un spécifique (*c*) simple doux, prompt & infaillible pour la guérison de toutes les maladies vénériennes, nouvelles ou anciennes, simples ou compliquées, quels que soient ses symptômes, à quelque degré qu'ils soient portés, à tout âge, pour tout sexe, & dans tous les tems.

La qualité spécifique du quinquina, pour la guérison des fievres intermittentes, est bien audessous de celle de la plupart des végétaux, pour la guérison radicale des maladies vénériennes. Le quinquina souffre des exceptions, les végétaux n'en admettent aucune; celui-là

(*c*) Comme Médecin, je sens toute la force de cette expression; ce n'est aussi qu'après les expériences que j'en ai faites en Médecin, que je m'en sers.

a quelquefois des inconvéniens, ceux-ci n'en ſont jamais ſuſceptibles.

Un avantage inappréciable que les végétaux ont encore ſur le mercure & ſur les autres minéraux, c'eſt qu'il y a beaucoup de plantes dont les unes jointes enſemble & les autres ſeules, ſont, par les différens principes ou vertus qu'elles réuniſſent, également propres à guérir en même-tems la maladie vénérienne, & tout autre maladie qui ſe trouverait compliquée avec elle; propriété, qui, ſi elle avait été connue, aurait ſauvé la vie à des milliers d'êtres qui l'ont perdue, après avoir languis des années entieres; parce que dans toute complication de maladie avec la vérole, l'uſage du mercure eſt nuiſible ou contre-indiqué, & que ceux qui n'ont que ce moyen de guérir voyent & laiſſent périr les malades privés de véritables ſecours; ce qui malheureuſement arrivera tant que l'on n'aura pas adopté & mis en pratique les moyens que j'indique, d'après les ſuccès heureux & inattendus que j'ai obtenus.

Il n'y a point de Médecin praticien qui n'ait vu par lui-même des exemples de ces doubles guérisons, parce qu'il se rencontre souvent des vénériens attaqués en même-tems de jaunisse, d'obstructions ou autre maladie chronique, ou de fievre intermittente, bilieuse, &c.

Si après la guérison de ces maladies, ils n'ont eu aucuns symptômes & ne se sont pas sentis de la maladie vénérienne, c'est que les remedes que la maladie la plus urgente exigeait & que le Médecin avait donnés, convenaient également à la guérison de la maladie vénérienne. Combien de cures faites en pareil cas avec les végétaux, sans s'en douter (*d*)?

---

(1) Ces exemples en rappelleront une infinité d'autres de faux jugemens portés sur bien des symptômes vénériens, mais douteux, en ce qu'ils étaient communs à d'autres maladies, symptômes qui ont été guéris avec des remedes végétaux; ils ont fait conclure de-là qu'ils n'étaient pas vénériens. Combien s'en est-il rencontré d'autres vraiment vénériens, qui pour avoir résisté au mercure, ont

Ces cures auraient dû faire ouvrir les yeux à ceux qui les ont faites; mais le préjugé ne leur a pas permis d'y faire attention. Maintenant qu'armé par leurs mains & de leurs propres faits, je cherche à leur arracher ce bandeau, oſeront-ils nier ou conteſter la vérité des cures, calomnier les moyens de celui qui n'a fait que ce qu'ils ont fait & employé eux-mêmes? avec cette différence, que libre de toute prévention, guidé par la raiſon, éclairé par l'expérience, il a vu les choſes telles qu'elles ſont dans la nature, & qu'à ſon imitation il s'eſt conduit d'une maniere ſimple & uniforme.

été bien décidément déclarés & reconnus n'être pas vénériens, & d'autres enfin, ſans être vénériens, ont été déclarés tels, pour avoir été guéris par le mercure? Voilà comme une aveugle prévention a fait juger, non d'après le caractere du mal, mais d'après la nature des remedes que l'on avait employés pour le guérir, fondé ſur cette erreur que le mercure eſt le vrai & le ſeul ſpécifique de la vérole.

L'expérience m'a prouvé, que la Vérole eſt une maladie très-aiſée à guérir, & qu'elle ne demande qu'à être traitée ſimplement. Cette maniere de guérir aura beaucoup de contradicteurs & peu partiſans, parce qu'elle eſt nouvelle. Tous les Hommes ſont peuple relativement à la ſanté; échos des ignorans & des gens à préjugés, ils croyent & répétent d'après eux, qu'une maladie grâve ne peut guérir avec des remedes ſimples & doux, dont l'effet eſt prompt & peu ſenſible; & ils n'apprécient la bonté d'un traitement, que par le tems qu'il a duré, ce qu'ils en ont ſouffert, & ce qu'il leur en a coûté.

Ceux qui, pour donner plus de valeur aux choſes, y mettent de l'importance, & croyent montrer plus de talens, par le grand étalage qu'ils font des moyens violens dont ils ſe ſervent, que par une maniere ſimple d'employer des remedes doux, ne manqueront pas de donner à cette nouvelle méthode tous les noms que la jalouſie ou la mauvaiſe humeur

pourra leur ſuggérer. J'en appelle au tems ; il m'a éclairé, il les inſtruira ; & peu-à-peu l'expérience, en montrant la vérité, convertira les plus incrédules.

Les ſymptômes de la Vérole ſont légers ou grâves, leurs progrès lents ou rapides, plus ou moins faciles à guérir, en raiſon de la diſpoſition actuelle du ſujet ; mais ils ſont accompagné de dureté, de douleur & d'inflammation; ils prennent un mauvais caractere, non de leur propre nature, mais chez ceux qui ont le genre nerveux, irritable, qui ſont ſanguins ou bilieux, & par complication avec différentes cacochymies ; & ces ſymptômes ont l'une & l'autre de ces qualités, quand le tempérament du ſujet tient de l'une ou de l'autre de ces conſtitutions ; le ſexe & l'âge y apportent des nuances qui exigent des connaiſſances médicinales pour les traiter méthodiquement. Quand on rencontre des ſymptômes rebelles ou incurables, ils ne ſont pas tels par le caractere propre de la Vérole, ils le deviennent par complication

avec d'autres maladies, & plus ſouvent par l'effet & à la ſuite des remedes mercuriaux.

L'état des ſolides & des fluides indique la qualité ; la ſenſibilité du ſujet marque le degré d'activité du moyen que l'on doit employer: le regne végétal offre un vaſte champ pour le choix.

Quand il ſe préſente différentes indications à remplir, comment le faire efficacement avec le mercure ? Ce remede bannal, qu'on adminiſtre indiſtinctement à tous les ſujets, dans tous les cas & à tous les tempéramens ; qui n'agit qu'en irritant, dont on ne peut adoucir l'action qu'en en donnant peu, & ce peu même étant relatif, eſt ſouvent aſſez pour nuire.

Le virus vénérien n'altere point la maſſe des humeurs ; il circule confondu avec elles, ſans en dénaturer la qualité ; il lui faut du repos pour ſe manifeſter ; il ne ſe fixe que dans les parties qui ne lui oppoſent aucune réſiſtance, qui n'ont que peu ou point de reſſort ou de mouvement, où il trouve une matiere propre

à son développement, sur laquelle il exerce ses ravages.

La connaissance de la nature du virus vénérien n'est d'aucune utilité, pour la guérison des maladies qui en dépendent; sa qualité acide ou alkaline est indifférente pour le choix des remedes qu'il convient d'employer.

Les remedes qui guérissent la Vérole, de quelque nature qu'ils soient, guérissent sans affinité, sans se combiner avec le virus & sans agir directement sur lui.

Le mercure en friction agit de même que toutes les préparations mercurielles salines, quelles qu'elles soient, bonnes ou mauvaises; les compositions salines de plusieurs autres métaux agissent comme les mercurielles; les alkalis fixes ou volatils, les acides & les sels neutres en font de même, & les végétaux agissent comme toutes ces substances minérales.

Toutes ces substances, si différentes entr'elles, n'ont qu'une seule & même maniere de guérir, qui leur est commune; c'est par l'action stimu-

lante dont jouissent les substances qui ont de l'odeur ou de la saveur. Tout l'art gît donc dans le choix éclairé, la juste application de ces moyens, dans la maniere de ménager leur action & dans la durée convenable de leur usage.

On ne sera donc plus étonné de ces guérisons opérées par l'une ou par l'autre de ces substances, quelque mauvaises qu'elles soient, & quelque peu propres qu'on les connaisse à cet effet. On sera encore moins étonné que ces guérisons n'ayent pas été constantes avec le même remede, par la raison qu'ignorant le pourquoi & le comment, on manquait d'une méthode, qui, en dirigeant l'administration de ces mêmes moyens, en assurât constamment le succès.

Comme ces différens moyens ne sont pas tous également efficaces, il n'y a que les personnes instruites de toutes les parties de la Médecine, qui puissent faire choix, parmi ceux qui n'ont aucun inconvénient, de celui qui sera le plus propre à remplir les différentes

indications

indications que le ſujet & la maladie préſenteront, qui menera ſûrement & directement à une cure radicale. Parmi tous ces moyens, il n'y a que les végétaux qui puiſſent remplir complettement les vues du Médecin & les vœux du malade.

En s'écartant de la route ſimple que tient la nature, on a mépriſé des faits propres à éclairer, pour méditer des ſyſtêmes qui ont égaré, & l'on a négligé l'expérience pour ſe repaître de chimeres: de-là ces grandes & brillantes théories, dont on a cru enrichir la Médecine, qui ne ſont la plupart que l'abus du génie, ou le délire des Savans. Telle eſt, entre autres, celle de la maniere de guérir du mercure par ſes globules, &c. Elles éblouiſſent, on les admire, on le croit, on les admet, ou par pareſſe ou par défaut de connaiſſance pour les approfondir.

Dans la pratique, il en eſt à peu-près de même de certains traitemens adoptés & d'uſage, comme celui des frictions, qui eſt

long, aſſujettiſſant, deſagréable; qui en impoſe aux malades, maſque le défaut de la méthode, ſuppoſe du talent à celui qui la pratique, par les prétendues connaiſſances qu'exigent les moyens qu'il employe. S'il y en a qui le font de bonne-foi, leurs fautes ſont innocentes; mais la plupart ne ſont pas aſſez bornés pour ne pas ſavoir que la plus grande partie de ce qu'ils font eſt inutile; qu'uniquement occupés de la crainte des mauvais effets du mercure, & d'en être ſurpris, ils n'avancent qu'en tâtonnant, & défont ſouvent le lendemain ce qu'ils ont fait la veille : par cette méthode tout s'opére plus par routine que par raiſon, & le hazard produit l'événement.

Des préparations qui tendent moins à guérir le mal, qu'à prévenir les inconvéniens du remede; des ménagemens dans l'adminiſtration du mercure en friction, ſoit pour la quantité ſoit pour le tems; de l'attention à conſidérer les gencives qui ſervent de bouſſole, quelquefois trompeuſe; voilà en quoi gît le grand art de cette méthode,

& ce qui fait l'homme expérimenté, à qui des accidens fâcheux, ſubits & imprévus, n'ont appris qu'à redouter le moyen infidele & dangereux qu'il employe.

Ces précautions, que rend indiſpenſables la nature d'un reméde dont le ſuccès eſt douteux, & dont la maniere d'agir eſt inconnue; le manque de moyen d'eſtimer la quantité que le malade en reçoit, & celle qu'il faut pour guérir; les accidens qui accompagnent ſouvent ſon uſage & les ſuites qu'il laiſſe quelquefois après; des vues néceſſairement bornées, & une marche incertaine; enfin, le mal devenu incurable par le remede, n'annoncent pas une méthode auſſi douce, auſſi ſûre & auſſi bonne qu'on veut le perſuader.

Quand on eſt éclairé, ſur-tout par l'expérience, & qu'on eſt de bonne-foi, on eſt forcé de convenir, que la guériſon des maladies vénériennes, par le mercure en friction, ne dépend pas plus de celui qui traite, que la digeſtion des alimens que nous prenons, dépend de celui

qui ſert. La nature avec les matériaux qu'on lui fournit, ſe ſuffit à elle-même, pour digérer comme pour guérir : ſon affaire eſt de mener au but l'aveugle qui ſe flatte de l'y conduire. *Nec mihi, ſi aliter ſentias, moleſtum.*

FIN.